

Parabole des trois anneaux, écrite par Boccace (Boccaccio) dans le Décaméron (1ère journée, nouvelle III).

"Saladin fut un si grand et si vaillant homme, que son mérite l'éleva non seulement à la dignité de sultan de Babylone, mais lui fit remporter plusieurs victoires éclatantes sur les chrétiens et sur les Sarrasins. Comme ce prince eut diverses guerres à soutenir, et que d'ailleurs il était naturellement magnifique et libéral, il épuisa ses trésors.

De nouvelles affaires lui étant survenues, il se trouva avoir besoin d'une grosse somme d'argent; et ne sachant où la prendre, parce qu'il la lui fallait promptement, il se souvint qu'il y avait dans la ville d'Alexandrie, un riche juif, nommé Melchisédech, qui prêtait à usure. Il jeta ses vues sur lui pour sortir d'embaras. Il ne s'agissait que de le déterminer à lui rendre ce service: mais c'était là en quoi consistait la difficulté; car ce juif était l'homme le plus intéressé et le plus avare de son temps, et Saladin ne voulait point employer la force ouverte.

Contraint cependant par la nécessité, et prévoyant bien que Melchisédech ne donnerait jamais, de son bon gré, l'argent dont il avait besoin, il s'avisa, pour l'y contraindre, d'un moyen raisonnable en apparence. Pour cet effet, il le mande auprès de sa personne, le reçoit familièrement dans son palais le fait asseoir au près de lui, et lui tient ce discours:

« Melchisédech, plusieurs personnes m'ont dit que tu as de la sagesse, de la science, et que tu es surtout très versé dans les choses divines : je voudrais savoir de toi laquelle de ces trois religions, la juive, la mahométane ou la chrétienne te paraît la meilleure et la véritable. »

Le juif, qui avait autant de prudence que de sagacité, comprit que le sultan lui tendait un piège, et qu'il serait infailliblement pris pour dupe, s'il donnait la préférence à l'une de ces trois religions. Heureusement il ne perdit point la tête et dit avec une présence d'esprit singulière :

« Seigneur, la question que vous daignez me poser est belle et de la plus grande importance; mais pour que j'y réponde d'une manière satisfaisante, permettez-moi de commencer par un petit conte.

« Je me souviens d'avoir plusieurs fois entendu dire que, je ne sais dans quel pays, un homme riche et puissant avait, parmi d'autres bijoux précieux, un anneau d'une beauté et d'un prix inestimable. Cet homme voulant se faire honneur de ce bijou si rare, forma le dessin de le faire passer à ses successeurs comme un monument de son opulence, et ordonna, par son testament, que celui de ses enfants mâles qui se trouverait muni de cet anneau après sa mort, fût tenu pour son héritier, et respecté comme tel du reste de sa famille.

Celui qui reçut de lui cet anneau fit, pour ses successeurs, ce que son père

avait fait à son égard. En peu de temps, ce bijou passa par plusieurs mains, lorsque enfin il tomba dans celles d'un homme qui avait trois enfants, tous trois bien faits, aimables, vertueux, soumis à ses volontés, et qu'il aimait également.

Instruits des prérogatives accordées au possesseur de l'anneau, chacun de ces jeunes gens, soucieux d'avoir la préséance, faisait sa cour au père, déjà vieux, pour tâcher de l'obtenir.

Le bonhomme, qui les chérissait et les estimait autant l'un que l'autre, et qui l'avait successivement promis à chacun d'eux, était fort embarrassé pour savoir auquel il devait le donner. Il aurait voulu les contenter tous trois, et son amour lui en suggéra le moyen. Il s'adressa secrètement à un orfèvre très habile, et lui fit faire deux autres anneaux qui furent si parfaitement semblables au modèle, que lui-même ne pouvait distinguer les faux du véritable.

Chaque enfant eut le sien. Après la mort du père, il s'éleva, comme on le pense bien, de grandes contestations entre les trois frères. Chacun, en particulier, se croit des droits légitimes à la succession ; chacun se met en devoir de se faire reconnaître pour héritier, et en exige les honneurs. Refus de part et d'autre. Alors chacun de son côté produit son anneau comme preuve; mais ils les trouvent si ressemblants, qu'il n'y a pas moyen de distinguer quel est le véritable.

Il y eut un procès pour la succession; mais ce procès, si difficile à juger, resta ouvert et l'est encore.

« Il en est de même, seigneur, des lois que Dieu a données aux trois peuples sur lesquels vous m'avez fait l'honneur de m'interroger: chacun croit être l'héritier de Dieu, chacun croit posséder sa véritable loi et observer ses vrais commandements. Savoir lequel des trois est le mieux fondé dans ses prétentions, c'est ce qui est encore indécis, et ce qui, selon toute apparence le sera longtemps. »

Saladin vit, par cette réponse, que le juif s'était habilement tiré du piège qu'il lui avait tendu. Il comprit qu'il essaierait vainement de lui en tendre de nouveaux. Il n'eut donc d'autre ressource que de s'ouvrir à lui; ce qu'il fit sans détour. Il lui exposa le besoin d'argent où il se trouvait, et lui demanda s'il voulait lui en prêter. Il lui apprit, en même temps, ce qu'il avait résolu de faire dans le cas où sa réponse eut été moins sage.

Le juif, piqué de générosité, lui prêta tout ce qu'il voulut; et le sultan, sensible à ce procédé, se montra très reconnaissant. Il ne se contenta pas de rembourser le juif, il le combla encore de présents, le retint auprès de sa personne, le traita avec beaucoup de distinction, et l'honora toujours de son amitié".